

Valeur métaphorique et sens à propos de GR ΣΥΝΩΠΙΣ

In: Revue belge de philologie et d'histoire. Tome 49 fasc. 1, 1971. pp. 66-72.

Citer ce document / Cite this document :

E. Henry Françoise. Valeur métaphorique et sens à propos de GR ΣΥΝΩΠΙΣ. In: Revue belge de philologie et d'histoire. Tome 49 fasc. 1, 1971. pp. 66-72.

doi : 10.3406/rbph.1971.2860

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rbph_0035-0818_1971_num_49_1_2860

MÉLANGES — MENGELINGEN

VALEUR MÉTAPHORIQUE ET SENS À PROPOS DE GR. ΣΥΝΩΡΙΣ

L'helléniste qui se préoccupe de la sémantique de *συνωρίς*, doit d'abord prendre en considération les données des dictionnaires étymologiques de P. Chantraine (1) et de H. Frisk (2). Notre mot s'y trouve repris à l'article 2 *ἀείλω*, ce verbe n'apparaissant, semble-t-il, qu'avec préverbe, principalement *συν-*. Parmi les mots de la famille de 2 *ἀείλω*, *συνωρίς* est considéré comme dérivé de l'adjectif *συνᾶρος* (lui-même dérivé de *συναείλω*) et Frisk le traduit par « Zweigespann » (3), tandis que Chantraine écrit : « ... désigne un couple (cf. Aesch., *Ag.* 643, etc.), mais plus précisément un attelage de deux chevaux (Attique ; *IG*, IV², 101, Épidaure, etc.) » (4).

Parmi les dictionnaires de langue, le *Thesaurus* donne la même signification, mais, d'après Eustathe, *συνωρίς* dérive directement de *συναείλω* (*συνᾶρος* étant alors dérivé de *συνωρίς*). De leur côté, le *Liddell-Scott-Jones* et le *Bailly* (5) révèlent un certain malaise. Le *Bailly* mentionne, après « couple », un second sens, dit actif, figurant dans cette traduction : « lien pour les deux mains ou les deux pieds, *ESCHL. Cho.* 982, *fr.* 381 ». D'après cette disposition, le *fr.* 381 est mis sur le même plan que *Cho.* 982, *συνωρίς* devant alors être traduit par « lien ». Le *L.S.J.* présente les choses un peu différemment car, à la rubrique II, nous trouvons : *of things* suivi des deux mêmes passages, mais avec la traduction *a coupling fetter* pour *Cho.* 982 et *pair* pour *fr.* 381.

Examinons tout d'abord le *fr.* 381 N :

ὅπου γὰρ ἰσχύς συζυγοῦσι καὶ δίκη
ποία ξυνωρίς τῶνδε καρτερώτερα ;

L'absence de contexte étendu est assurément gênante, mais le sens de « couple » me paraît ici assez probable, en raison de l'emploi, au vers précédent,

(1) P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck, 1968-...

(2) H. FRISK, *Griechisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1954.

(3) H. FRISK, *op. cit.*, p. 23.

(4) P. CHANTRAINE, *op. cit.*, p. 23.

(5) Pas d'étymologie dans le *L.S.J.* ; dans le *Bailly*, le mot est dérivé de *συνᾶρος*.

de *συζυγέω* dont la nature de verbe dénominatif d'état appuie la signification passive de *συνωρίς* (1).

Dans les *Choéphores*, la situation est beaucoup plus claire. Le passage se trouve à la fin de la pièce, lorsque Oreste, après avoir tué Clytemnestre et Égisthe, montre au peuple le voile dans lequel Agamemnon a été pris et assassiné :

Ἴδεσθε δ' αὖτε τῶνδ' ἐπήκοοι κακῶν
τὸ μηχανήμα δεσμὸν ἀθλίῳ πατρὶ
πέδας τε χειροῖν καὶ ποδοῖν ξυνωρίδα. (Cho. 980-2)

vers que P. Mazon (2) traduit de la façon suivante : « Contemplez, vous qui n'avez qu'ouï nos maux, contemplez enfin le piège qui enserra mon malheureux père, entravant ses bras, enchaînant ses pieds ». Cette traduction, si elle ne rend pas exactement la nature des mots grecs, a l'avantage de respecter et de souligner le sens actif de *συνωρίς*, qui, dans pareil contexte, ne peut absolument pas signifier « couple ». En effet, ce dont il est question ici est tout d'abord désigné par un terme général *μηχάνημα* « artifice, expédient », évoquant nettement l'action exercée sur un individu : puis, viennent trois appositions métaphoriques dont les deux premières nomment, sans aucun doute possible, des instruments précis : *δεσμὸν* « lien, chaîne », *πέδαι* « entraves ». Il serait donc étonnant que la troisième apposition ne relève pas du même domaine sémantique, d'autant que le parallélisme entre *πέδας* et *ξυνωρίδα* est souligné, formellement, par l'emploi de *τε... καί*, des deux duels et du chiasme qui accentue la correspondance sémantique entre *χειροῖν* et *ποδοῖν*. Tout concourt à suggérer le sens de « lien ». Et puisque dans son emploi non métaphorique, *συνωρίς* « couple » semble s'appliquer à des animaux domestiqués (principalement aux chevaux), on peut, à la lumière du passage des *Choéphores*, poser le sens actif de « lien pour attacher ensemble deux animaux ».

Si nous consultons maintenant quelques lexiques antiques, les données les plus intéressantes nous sont fournies par Hesychius : *συνωρίδα* est expliqué par *ἄρμα δίπλωλον*, *συνωρίδος* par *δυσάδος*, *συνωρίς* par *ἄρμα ἐκ δύο ἵππων, ἢ συζυγία*. Le dernier lemme nous donne une information supplémentaire, quelque peu ambiguë, il est vrai, puisque *συζυγία* signifie non seulement « union, action d'unir », mais aussi « couple, paire » : dans Hesychius, le mot est-il synonyme de *δυσάς* ou a-t-il son sens de nom d'action ? La seconde solution est possible, surtout si l'on se réfère à un quatrième lemme du même Hesychius, devenu le *fr. adesp.* 198 N : *ἄλλησίνωρις* (*ἄλλη συνωρίς* Musurus) · *ἄλλη κατάστασις* ; or, *κατάστασις* est bien un nom d'action signifiant « action d'établir, d'arrêter, de contenir, de maintenir ». Pour comprendre l'ana-

(1) Ce qui rend encore plus superflue la correction de Grotius (*τῆσδε* au lieu de *τῶνδε*), car, au sens figuré, *συνωρίς* « couple » est le plus souvent accompagné d'un génitif pluriel : par exemple, *τέκνων ... ξυνωρίδα* (Soph., *O.C.* 895).

(2) C.U.F., tome II.

logie existant entre « action de lier » et « action de contenir », il suffit de se rappeler que *ζυγόν* et *ζεύγνυμι* sont fréquemment employés au figuré pour traduire une forme d'oppression : par exemple, *δουλείας, ἀνάγκης ζυγόν*.

Par l'interprétation de passages où le mot n'apparaît que dans une acception figurée, nous pouvons donc supposer possibles les sens suivants :

1. lien pour attacher ensemble (deux animaux)
2. action d'attacher ensemble ⁽¹⁾
- 3a. couple d'animaux attachés ensemble
- 3b. char tiré par deux chevaux.

On passe d'un sens à l'autre par des processus métonymiques. Seulement, au cours de l'histoire du mot, les sens 1 et 2 se sont progressivement effacés, au point que le grec moderne les ignore tout à fait. Il s'agit là d'un phénomène assez naturel en toute langue : je n'en donnerai pour exemple que l'histoire du mot français, correspondant presque exact de *συνωρίς*, la *couple*. Son ancêtre latin *copula* signifie, en langue classique, « lien » et, au figuré, « liaison, enchaînement de mots » ⁽²⁾. Le mot français, dont le sens étymologique « lien » est peu usité, signifie surtout « paire », sens qui s'est développé dès l'époque latine et seul sens qu'ait conservé le mot latin *coppia* ⁽³⁾. Dans le cas qui nous occupe, il se peut que *συνωρίς* ait été concurrencé par des mots de la famille de *ζεύγνυμι*. Ce phénomène est, lui aussi, assez naturel et, pour en rester au même exemple français, il suffit de signaler que, au sens étymologique, *couple* a été supplanté par *lien*, *laisse* (de chien). Or, pour exprimer les quatre concepts rattachés plus haut à *συνωρίς*, on constate, dans la famille de *ζεύγνυμι*, le recours à un autre mode de nomination, la dérivation, beaucoup plus claire qu'une simple évolution sémantique, car à chaque sens correspond une forme différente. Nous avons ainsi les correspondances suivantes :

<i>συνωρίς</i>	1. lien pour attacher ensemble	<i>ζυγόν</i> (parfois <i>ζυγός</i>)
<i>συνωρίς</i>	2. action d'attacher ensemble	<i>ζεῦξις</i>
<i>συνωρίς</i>	3a. couple d'animaux	<i>ζεῦγος</i>
"	3b. char tiré par un couple	"

Dans les cas 1 et 2, l'élément sémantique qui seul compte, c'est la fonction, c'est-à-dire le concept verbal transitif actif, tandis que la notion de nombre n'est importante qu'au passif. Dans la famille de *ζεύγνυμι*, aux sens 1 et 2 correspondent des mots différents. De plus, on doit admettre que *ζυγόν* a été beaucoup plus courant, à preuve les emplois connus en langue grecque et les correspondances fournies par d'autres langues indo-européennes. Dans

(1) Ce sens n'est, en fait, pas absolument nécessaire.

(2) A. ERNOUT et A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck, 1959⁴, p. 141.

(3) O. BLOCH et W. VON WARTBURG, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, P.U.F., 1968⁵, s.v. *couple*.

ces conditions, il est normal que ζυγόν et ζευξίς aient supplanté συνωρίς, qui, devenu mot rare, a été employé métaphoriquement dans des textes littéraires.

Au sens 3, συνωρίς a survécu, au propre, à côté de ζευγος, mais en se spécialisant, semble-t-il, comme le montre ce passage de Platon, *Apologie* 36d : *Εἴ τις ὑμῶν ἵππῳ ἢ ξυνωρίδι ἢ ζεύγει νενίκηκεν Ὀλυμπίᾳσιν*. Dans le contexte des courses hippiques, συνωρίς désigne un char tiré par deux chevaux, par opposition à ζευγος, qui s'applique à un attelage de plus de deux bêtes ⁽¹⁾.

Après avoir esquissé l'histoire probable de συνωρίς, il est nécessaire de revenir à un passage d'Eschyle que tous les dictionnaires considèrent comme un exemple de l'emploi du terme au sens de « couple » (*Ag.* 643).

Ce passage appartient au deuxième épisode de l'*Agamemnon*, consacré au Messenger porteur de l'heureuse nouvelle qu'est la victoire des Argiens à Troie. Sa première tirade traduit la joie du triomphe, mais le Chœur des vieillards argiens s'étonne qu'à côté d'Agamemnon il ne soit pas question de Ménélas. Malaise chez le Messenger : il se voit obligé d'avouer que s'il y eut victoire, le retour à Argos ne s'est pas fait sans peine ; et sa deuxième tirade, consacrée à décrire la tempête qui décima l'armée, commence en ces termes :

<i>Εὐφημον ἥμαρ οὐ πρόπει κακαγγέλῳ</i>	636
<i>γλώσση μιαίνειν · χωρὶς ἢ τίμη θεῶν ·</i>	
<i>ὅταν δ' ἀπενκτὰ πῆματ' ἄγγελος πόλει</i>	
<i>στῆναι πρόσωπῳ πτωσίμου στρατοῦ φέρῃ</i>	
<i>πόλει μὲν ἔλκος ἐν τι δῆμιον τυχεῖν</i>	640
<i>πολλοὺς δὲ πολλῶν ἐξαγισθέντας δόμων</i>	
<i>ἄνδρας διπλῇ μάστιγι τὴν Ἄρης φιλεῖ</i>	
<i>δίλογχον ἄτην, φοινίαν ξυνωρίδα</i>	
<i>τοιῶνδε μέντοι πημάτων σεσαγμένον</i>	
<i>πρόπει λέγειν παιᾶνα τόνδ' Ἐρινύων.</i>	645

ce que Mazon traduit : « Il ne convient guère de souiller un jour de joie par un langage de deuil : chaque divinité veut être honorée à son heure. Quand un messenger, la tristesse au front, vient apporter à sa ville l'abominable douleur de voir son armée détruite ; quand il lui apprend qu'une plaie à tous commune s'est ouverte aux flancs du pays, en même temps qu'à des foyers sans nombre des guerriers sans nombre ont été arrachés et voués au trépas, tout cela par le double aiguillon, trop cher à Arès, fléau divin à deux pointes, couple meurtrier — alors, sans doute, au messenger chargé de pareilles douleurs il convient d'entonner, comme tu le demandes, le péan des Érinyes ».

Aux vers 638 à 643, le Messenger envisage la possibilité de la défaite et de l'anéantissement d'une armée partie en guerre et il insiste sur les conséquences d'une telle issue, néfastes pour l'État comme pour les foyers individuels, ceci exprimé par deux métaphores (*ἔλκος, ἐξαγισθέντας*). La cause de ces deux

(1) Dans la C.U.F., M. Croiset traduit ξυνωρίς par « attelage à deux », et ζευγος par « quadrige » ; voir aussi le commentaire de l'édition Stallbaum-Schleiermacher.

faits terribles est exprimée par une nouvelle métaphore, *μάστιγι*, accompagnée de deux appositions — qui, grammaticalement, le sont au pronom relatif *τήν*, mais il n'y a là qu'une variante stylistique — *ἄτην* et *ξυνωρίδα*. En tant que situées au même niveau structural dans la phrase, ces trois expressions désignent la même réalité ; encore faut-il la déterminer. Les notes, les commentaires, même celui de Fraenkel ⁽¹⁾ pourtant si développé, ne fournissent que détails accumulés sans hiérarchie et passent à côté du problème essentiel, à savoir la notion exprimée par *μάστιγι*, départ de toute interprétation correcte de ce qui suit.

Pour clarifier le problème, faisons momentanément abstraction de l'adjectif *διπλή* et examinons simplement *μάστιγι τήν Ἀρης φιλεῖ* dans sa fonction de complément instrumental de la double idée exprimée aux vers 640-1. Nous avons là une métaphore, c'est-à-dire une figure analogique à quatre

termes $\frac{a}{b} = \frac{c}{d}$ ⁽²⁾

où *a* représente le terme métaphorique et *c* la notion propre envisagée, *b* et *d* les termes complémentaires de l'analogie. Dans notre cas précis, nous obtenons :

$$\frac{\text{μάστιξ}}{\text{maître des esclaves}} = \frac{c}{\text{Arès}} .$$

Le rapport existant entre le fouet et celui qui s'en sert suppose une action et cette caractéristique, nous devons aussi la trouver en ce qui concerne le rapport, similaire, qui lie *c* et Arès. On pourrait traduire *c* par « la guerre-action considérée en tant qu'instrument d'Arès » ⁽³⁾. Le *Messenger* évoque donc, dans un langage figuré, les conséquences néfastes, pour l'État comme pour les foyers, causées par la guerre, réalité essentiellement unitaire, même si ses réalisations sont diverses. Cette unicité est fort bien traduite par la métaphore *μάστιγι* et par la métonymie *ἄτην*, qui fait envisager la guerre comme une calamité, un désastre ; *ξυνωρίδα* devrait donc, pour des raisons stylistiques, se situer sur le même plan, ce que l'interprétation par « couple » rend impossible.

La traduction par « couple », incompatible avec les valeurs de *μάστιγι* et *ἄτην*, résulte d'une fausse appréciation de la portée du concept « deux », présent dans *διπλή* et sous-jacent dans *δίλογχον*. Les commentaires, en effet,

(1) AESCHYLUS, *Agamemnon*, edited with a commentary by Ed. Fraenkel, Oxford, Clarendon Press, 1962.

(2) Cf. ARISTOTE, *Poétique* 1457 b, 16-19.

(3) Comparer à *Il.* XII, 37-38, etc., où l'expression *Διὸς μάστιγι* concrétise l'action exercée par Zeus sur les Argiens. Il est bien probable que la formule homérique a inspiré Eschyle.

insistent beaucoup sur cette notion en relation avec le *μὲν... δὲ...* des vers précédents et ils renvoient en même temps à *Cho.* 375-9 :

Ἀλλὰ διπλῆς γὰρ τῆσδε μαράγνης
δοῦπος ἰκνεῖται · τῶν μὲν ἄρωγοὶ
κατὰ γῆς ἤδη, τῶν δὲ κρατούντων
χέρεις οὐχ ὅσαι — στυγερόν τοῦτω
παισὶ δὲ μᾶλλον γεγένηται (1).

Or, ce parallèle a été rejeté par Fraenkel, avec raison, mais sans démonstration solide ; pourtant, le texte même nous fournit tous les arguments nécessaires, justifiant cette prise de position.

La fonction de *διπλῆς* au vers 375 des *Choéphores* est bien différente de celle que possède *διπλῆ* dans l'*Agamemnon* : l'adjectif est nettement prédicatif puisqu'il se trouve en dehors du groupe *τῆσδε μαράγνης*, alors qu'en *Ag.* 642, il n'est qu'une simple expansion de *μάστιγι*. La fonction prédicative souligne la notion numérale de *διπλῆς*, comme le fait la position de l'adjectif entre les deux composantes de la particule complexe qui introduit la phrase (*ἀλλὰ ... γὰρ ...*). De plus, structuralement, *μαράγνης* et les deux syntagmes marqués par *μὲν* et *δὲ* se trouvent au même niveau : la forme, génitif adnominal + nominatif (*μαράγνης δοῦπος : τῶν μὲν ἄρωγοὶ ... , τῶν δὲ κρατούντων χέρεις ...*), le souligne et surtout *τῆσδε* qui a ici toute sa puissance démonstrative et qui, en raison de la rupture forte marquée par *ἀλλὰ γὰρ*, ne peut « montrer » que ce qui suit immédiatement. En conclusion, *διπλῆς μαράγνης = τῶν μὲν ἄρωγοὶ ... τῶν δὲ* etc ...

Dans l'*Agamemnon*, rien de semblable : on ne peut mettre en équivalence *διπλῆ μάστιγι* et les propositions introduites par *μὲν* et *δὲ*, ce serait identifier une conséquence à sa cause. Le *fouet* est double dans ses conséquences (2), c'est-à-dire qu'il s'agit d'un caractère secondaire qui n'influe nullement sur l'unicité de la notion envisagée. La même explication s'applique à *δίλογχον* : l'*ἄτη* est « à deux pointes (de lance) » (3) car elle se réalise sous les deux formes décrites aux vers 640-1 (perte globale pour la cité et pertes respectives pour les foyers).

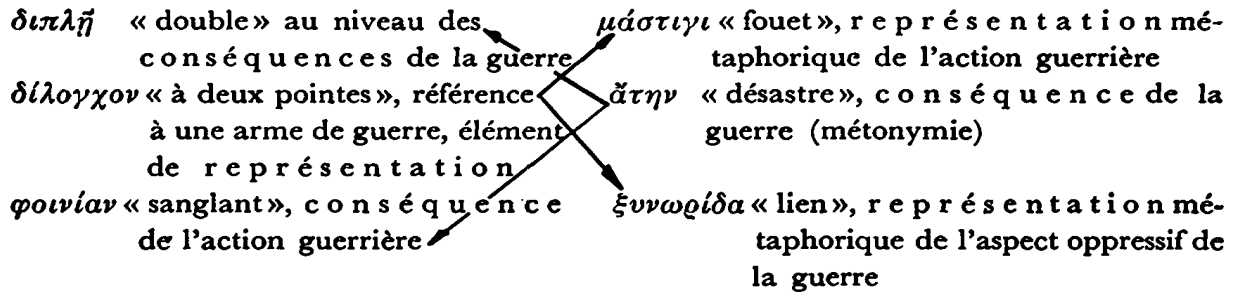
Pourquoi donc, dans le cas du troisième terme *ξυνωρίδα*, la notion de « double » deviendrait-elle primordiale et que représenterait alors ce « couple » ? Par contre, si l'on adopte le sens de « lien », tout s'éclaire et cette interpréta-

(1) Traduction de Mazon : « Mais n'entendez-vous pas le cinglement d'une double étrivière ? Des défenseurs déjà couchés sous terre, des maîtres aux mains souillées de sang : si le sort est cruel pour lui, pour ses enfants il l'est bien plus encore ! ».

(2) Il ne convient pas de suivre au pied de la lettre l'interprétation « archéologique » de Leaf (dans sa note à *Il.* XXIII, 382-390).

(3) Ou « à deux lances », en prenant *λόγχη* en tant que métonymie, comme il arrive fréquemment.

tion est ici renforcée non seulement par des faits externes (évocation de toute force d'oppression par la métaphore du joug), mais surtout par des correspondances stylistiques internes que résume le schéma suivant :



Nous avons alors la traduction suivante : « quand un messager, la tristesse au front, apporte à la ville la douleur insupportable causée par son armée anéantie : qu'à la cité une plaie commune à tout le peuple a été infligée et que de foyers sans nombre des guerriers sans nombre ont été arrachés comme maudits, cela par le double fouet qu'aime Arès, désastre à deux pointes, sanglante couple... ».

Somme toute, dans la traduction de Mazon, il suffisait de changer le genre du mot, en prenant cependant la précaution d'expliquer en note que « couple » a ici son sens étymologique, « lien », rarement usité de nos jours.

Françoise E. HENRY.